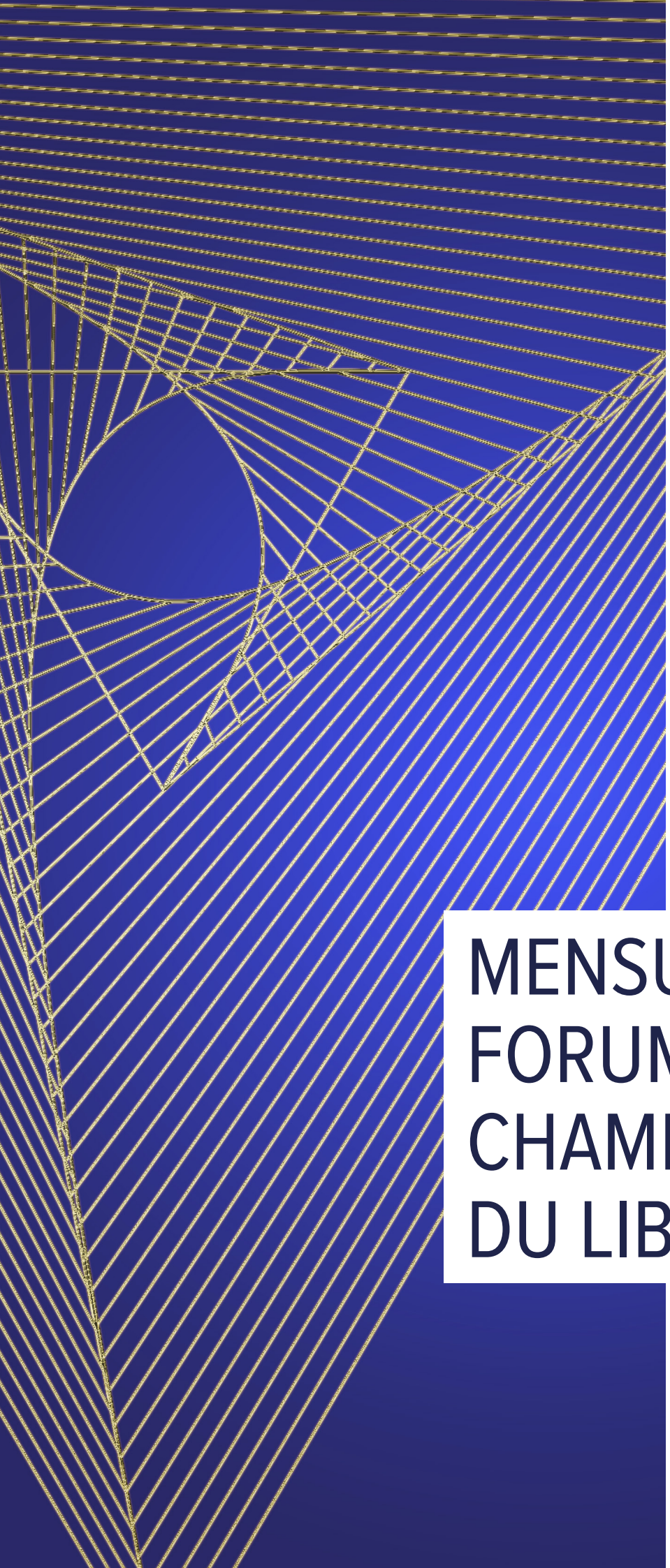

Forum du Champ Lacanien
du Liban

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

OCTOBRE 2020
22

ÉDITORIAL

J'écris ces lignes, la date du 10 octobre passée. Après donc avoir pensé le réveil de la psychanalyse avec près de 200 collègues de l'Internationale, en la présence de Colette Soler et sous les auspices du FCLL. Le débat me semble juste ouvert et les discussions assoiffées tant la clinique nous offre du nouveau au quotidien.
Deux autres éditoriaux me restent donc à rédiger et le débat sur la contemporanéité de la psychanalyse n'est que juste ouvert. Je laisse ce mensuel alors à des débats, des réflexions et des thématiques plus riches, et je lui suppose une ouverture caractéristique de la pensée analytique qui s'exige décidemment, un réveil et un dépassement à quoi nous a invités Colette Soler lors de la dernière journée d'étude du FCLL.
J'écris donc avant de conclure, et alors que la conclusion n'est qu'autre ouverture et qu'ouverture sur l'autre. En effet, le FCLL se retrouve à présent assis sur la table du CRIF, représentant de la zone plurilingue et contribuant ainsi à la politique de la psychanalyse, depuis notre humble trajet qu'ensemble nous avons estimé suffisant pour nous réunir dans notre désir de et pour la psychanalyse.
Ainsi a-t-on fait des pas de géants depuis 2016, la date de notre consécration à l'Internationale. Ce qui nous rassure dans notre poursuite du désir, soutenus par nos liens transférentiels ensemble et avec les autres.
Aussi s'ouvre pour nous une nouvelle tournée FCLL avec l'élection d'un nouveau Conseil d'orientation et d'un nouveau bureau administratif. Nouveaux membres et donc d'autres liens et dynamique. Une nouvelle phase et des élans futurs.
C'est un peu sur ça que je quitte le mensuel, certaine qu'avec mon successeur, ce n'est pas seulement notre mémoire collective qui sera bien gardée, mais que c'est aussi notre part à refaire et transmettre la psychanalyse dans ce monde.
Et ainsi, je passe.

Mariette Aklé
Éditorialiste

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS :

Je ne vais pas parler de la journée du 10 octobre sauf à dire qu'elle avait réussi à réunir près de 200 collègues de l'Internationale et de l'École, dans le but de dialoguer sur la psychanalyse aujourd'hui. Que des avis convergent et que d'autres divergent, n'empêche pas que le débat fut essentiel à démarrer les réflexions et à susciter les enthousiasmes. Je vous laisse alors sur le vif, dans l'attente des interventions de la journée qui seront publiées ici, pour le mois prochain.

En dates des 22 et 29 octobre, le FCLL se réunit pour débattre des aspects différentiels épistémiques, théoriques et pratiques de la clinique psychanalytique et de la clinique cognitive en ce qui concerne le sujet, mais surtout son symptôme qui en psychanalyse le fait advenir et l'identifie et qui en approche cognitive, est un excès impromptu qu'il s'agit d'éradiquer. Aussi les aspects plus cliniques de la demande du patient/analysant furent invoqués au débat, mettant au travail la position, qui peut être diverse, de l'analyste, face à la demande de son patient, et incitant les débatteurs à partager leurs expériences cliniques et à les réfléchir.

SUR LE RÉVEIL DE LA PSYCHANALYSE...

MARIETTE AKLÉ

Cela fait six ans que j'exerce à Abou Dhabi, aux Émirats Arabes Unis[1]. Là, on ne fait pas de la psychanalyse mais de la TCC, qui va mieux avec les gratte-ciels du désert, le pétro dollar et le *lifestyle* des cheikhs et de leurs femmes.
Je galère des mois et des années mais j'y suis à présent. Je prends en charge une clinique différente de ce que le marché offre.

Depuis quelques semaines, une des réceptionnistes des cliniques à l'hôpital vient me dire : « Docteur, docteur, on parlait de toi dans une *story* sur *Instagram* hier ! » J'ai les yeux grands-ouverts ; un psychanalyste sur *Instagram* ? Quel oxymore ! Moi qui n'est pas active sur les plateformes de la *social media*. Dans les détails, une *bloggeuse* fait un sondage. Elle demande à ses *followers* quel professionnel de santé mentale recommandent-elles à Abou Dhabi ? Et voilà que j'y suis, une des *followers* me recommandant de vive voix : « Docteur Maria, — je m'appelle Mariette —, une parole de miel ! », écrit-elle. C'était 9h le matin.
À 11h33, on tape à ma porte. La même réceptionniste vient me présenter une dame qui veut me voir. Elle me dit « je t'assure, c'est à cause de la *story* d'hier ! » Je rouvre mes yeux.
Je fais rentrer la dame, elle s'assoie, prononce quelques mots et s'effondre en larmes. Elle parle et pleure quelque temps, je la calme. Je lui donne rendez-vous dans trois semaines, le plus proche que je peux faire. « C'est bon ? », je lui demande. « Oui, je peux supporter encore », dit-elle.
Voilà *Instagram* qui sert l'urgence de voir le psychanalyste, l'urgence de parler.

Nous sommes habitués à recevoir l'analysant sur sa propre demande. À Abou Dhabi, et encore dans les hôpitaux, c'est le médecin qui envoie le patient chez le psy pour fixer son symptôme. Là, toutes les femmes semblent les mêmes, vêtues de la burqa ou de la 'abaya noire. L'on se demande si elles se ressemblent toutes et si leur destin n'était pas le même. Au ménage, à faire des enfants, ou ainsi l'on pense. Quand on est en clinique, l'on se rend compte que non. Ces femmes *toutes femmes* ek-sistent à l'uniforme du désert. Et l'on apprend à y faire de la psychanalyse. Elles parlent et se confient, et plus encore à celle qui est Libanaise au physique européen, comme elles disent. Elles racontent leurs histoires d'amour, leurs conversations avec les hommes, leurs rencontres, la polygamie de leurs maris, l'impossible du rapport.
Aussi à Abou Dhabi, il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes.

Peut-on transmettre l'impossible de la psychanalyse au sein du capitalisme du Golfe qui dit que tout est possible ? Au sein d'un pays pris par les conquêtes de Mars, du nucléaire, des produits de l'Intelligence Artificielle, de la mode *smart* et rapide au cœur de systèmes claniques de familles élargies où la polygamie coexiste avec le leadership des femmes, et où l'on s'efforce à prouver que « l'impossible n'est pas possible » ; y aurait-il de la psychanalyse ?

1 Cogitations datant du 4 septembre 2020, en préparation à la journée Zoom du FCLL, « Le réveil de la psychanalyse », en date du 10 octobre 2020. Je cogite, inspirée par ma pratique, et le thème du réveil.

Je dis que oui, parce que la présence de la psychanalyse est tributaire de la présence du psychanalyste. Et ce dernier, Lacan lui dit dans *Fonction et champ de la parole et du langage*, l'instruisant d'un « Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque ». Parce que comment le psychanalyste peut-il écouter la parole de son analysant du 21e siècle, pris à des degrés divers dans le lien social du capitalisme et les données et coordonnées nouvelles de la science, de la politique, de la religion, et de la biologie, si ce psychanalyste reste assis derrière le divan de Freud alors que son analysant est branché sur *Zoom* ?

Colette Soler nous invite à penser le réveil de la psychanalyse et à l'occasionner dans nos cliniques et nos ébats avec le social et ses coordonnées politiques, scientifiques, économiques, idéologiques… rapidement changeantes. Le réel du non-rapport, c'est cela la fixité. La mission du psychanalyste qui incombe à son désir, c'est de transmettre cette seule vérité qu'il n'y a pas ; cette vérité qu'il n'y a pas de rapport qui existe du fait des jouissances. Et que c'est pour cela qu'il faut du lien. C'est cette vérité de structure qui fait l'universel et non pas la fiction de l'universel de la jouissance qui va jusqu'à produire de formes inimaginables du couple sexuel — la *poly amour* — au Neuralink d'Elon Musk, aux gadgets hygiéniques de l'intelligence artificielle et encore.
Comment dire l'impossible au cœur de tous ces possibles ?

Je ne trouve une solution Une à cela. Ce n'est que dans la multiplicité caractéristique de l'analyse-type que dans son intension, la psychanalyse peut avoir un effet sur son extension. On ne peut faire bouger des masses et cela n'est pas notre désir. La jouissance qu'on a à écouter le sujet de l'inconscient, à faire advenir du désir à partir de la déconstruction des signifiants acquis dans le social, dans les savoirs de la science et les instructions jouissives du capitalisme, les idéaux moralistes de la religion, les consignes idéologiques… trouve son prétoire dans la clinique et dans la clinique seule.
Le sujet contemporain se mêle des affaires publiques, politiques, biologiques, idéologiques… comme jamais avant, et il y est de plus en plus engagé et acteur. Il suffit de penser aux possibilités des plateformes du virtuel pour s'en rendre compte. Si derrière cette tendance et cette invitation à l'individualisme qui paradoxalement semble virer vers l'homogénéisation au moins dans le registre imaginaire qui, lui, conserve de plus en plus sa part de lion dans notre réalité, si donc en clinique nous recevons de plus en plus de demandes préformées de fixation du symptôme et de traitement du sujet de l'inconscient, en vue d'être soi-même mais comme tous les autres, le psychanalyste arrive à cerner le réel du non-rapport tout en tenant compte de la réalité du lien et de l'impossibilité de l'exorciser sauf qu'à travers le lien qu'il institue lui-même avec celui qu'il écoute ; si donc dans son intension, la psychanalyse reste fidèle à sa vérité, dans son extension, elle pourrait rencontrer la subjectivité de son époque.

La réalité contemporaine nous offre sur le divan un sujet comme toujours *Autre* par sa jouissance, qui veut manger *healthy,* pour reprendre un exemple très présent dans ma clinique personnelle, je dis qu'on lui laisse le souci de choisir ses produits

organiques à remplir son frigo, et qu'on s'attaque nous psychanalystes, à sa jouissance au *healthy,* consommation paquetée d'angoisse anticipatrice des maladies, du vieillissement, de la mort, qui, rien que pour être réaliste, est à tout le moins inévitable. La médecine offre sur le marché les alternatives de la chirurgie bariatrique qui, produit du capitalisme au même titre que la *(junk) food industry*, vient paradoxalement résoudre l'impasse de la jouissance. « Mange à gogo et jouis, on te coupera la poche de l'estomac au moment où ta jouissance devient fatale et que l'horloge de la santé sonne. N'empêche que ça fait monnaie ! »
Le psychanalyste lui-même n'est pas d'ailleurs moins pris dans ce lien social, sauf à reconnaître ce dont il aurait pu en pâtir. Et c'est cela sa mission.

Je ne veux pas parler du réveil de l'École, soit de l'ensemble des psychanalystes des champs lacaniens, dans les questions contemporaines posées à la psychanalyse, parce que ce serait partir à la recherche de la solution Une pour tous. Si la psychanalyse à l'École s'appelle au réveil, c'est à travers les cliniques qu'il faut faire. Laissons donc le forgeron à tailler dans son métal et attelons-nous à l'écoute du symptôme. C'est à travers lui qu'on agit sur le lien.
La machine à productions du capitalisme semble permettre aux psychanalystes de produire eux-mêmes aussi. C'est ce que mon humble expérience à Abou Dhabi m'a appris jusqu'à présent. Seulement, il faut prendre garde à la re-production.

Pour faire son réveil, la psychanalyse doit être sur le divan.

Fin de mes cogitations.

***

J'ajoute, ce matin du 11 octobre 2020, soit quelques heures après la consommation de la journée d'hier sur le réveil de la psychanalyse, entre penser, repenser, questionner, modeler et remodeler la psychanalyse contemporaine, passée et future, j'ajoute à ce qui précède, l'ironie que j'avais notée, concernant la coïncidence du « Réveil de la psychanalyse » avec la journée mondiale de la santé mentale, en date du 10 octobre de chaque année.
Je reçois un mail la veille à l'occasion, et pour résumer, il dit INVEST : donc à l'occasion de la journée mondiale de la santé mentale, il s'agit, je cite, « d'améliorer notre qualité de vie et d'investir dans notre santé mentale », soit :

1. *Identify your stressors*
2. *Nurture motivation*
3. *Vent out your feelings*
4. *Exercise regularly and eat healthy*
5. *Sleep well*
6. *Think positive*

Je ne vais pas traduire, message direct, clair, net et précis. Un calcul *top notch* qui permet de réduire aux doigts de la main, le symptôme dont pétrit, — je ne dis pas pâtit —, l'être humain.
Du *ready made* donc, et je me rends compte que mon texte présent est de loin le

plus dense en jargon anglophone que j'ai jamais écrit ; sujet oblige, à moins le dire. INVEST donc, et le capitalisme nous retombe sur les doigts, alors qu'on pense *(think positive)*, qu'on dort (*sleep well*, parce que qualité quand même), qu'on mange (entre santé et hygiénisme), qu'on sent (parce que les *feelings* sont toxiques), qu'on désire, ou pas, (mais on appelle ça *motivation* et ça se calcule et ça se comptabilise), et qu'on identifie ce qui nous stresse (du personnel, enfin !).
Des catégories pré-faites de la consommation capitaliste nous tombe dessus et nous assaillent des injonctions à jouir comme il faut, loin du toxique du sentiment, de l'angoisse, du désir, du symptôme, du fantasme… et je passe.
Ces patientes qui viennent chez moi, conscientes de la nécessité d'investir, renouvellent à chaque séance, la lutte que mène le psychanalyste seul dans son cabinet, face aux ravages occasionnés sur le lien social, par la subjectivité de son époque.
Le psychanalyste dérange ces catégories et ces assurances, s'adossant sur son savoir sur le sexe et le réel du symptôme. Mais est-ce qu'il suffit, le psychanalyste ? Ou faut-il du nombre pour sauver le symptôme du sujet ? La psychanalyse existera-t-elle toujours ? Et que peut-on faire, chaque Un tout seul ? Ou est-elle l'École dans son semblant du collectif qui fera l'affaire ? Et n'était-il pas cela, le débat d'hier ? Et quelles conclusions alors ?…

Et hélas ! L'on tape à ma porte. Je laisse mon texte et retrouve mon premier patient.

LA LIBERTÉ EN DÉBAT

GUY EL CHEMALI

Dans l'une des soirées du FCLL qui invitent à mettre la Culture en Débat[1], c'est la Liberté que l'on met en chantier. Comment penser la liberté qui fait couler l'encre des philosophes et des hommes depuis la nuit des temps ? Et qu'est-ce que la psychanalyse a-t-elle à dire ?
Dans cet article, nous voulons rapporter les grandes idées du débat du FCLL sur la liberté et mettre en lumière ses enjeux.

« Toute définition de la Liberté donnera raison au déterminisme », dit Bergson. Aux origines de l'homme se trouve l'animal qui est déterminé par sa nature. Il a un instinct qui est parfait et lui dicte tous ses comportements. L'animal est soumis à la répétition de la relation de cause à effet dans un déterminisme qui le rend aliéné, et point libre. Parfaitement prédictible, chez lui, l'inattendu et le génial de la création sont rarement au rendez-vous. Les mêmes causes produisent les mêmes effets et donc, premier axe : la Liberté serait-elle alors, la capacité de créer quelque chose par soi et pour soi, d'être à l'origine et à la conséquence de ce qui est produit ?

Chez l'Homme, la création, artistique, scientifique… est tributaire d'une activité intellectuelle qui peut supposer une décision consciente de la part du sujet créateur. Cette notion de décision consciente permet aux essentialistes de conclure que la personne, qui est essentiellement prise dans un engrenage de cause à effet biopsychosocial indéfectible, se trouve inévitablement dépendante dans son activité créatrice, de son essence même qui la prédestine comme à son « fatum ». Pour les existentialistes par contre, une marge de liberté est redonnée à l'homme qui jouirait d'un libre arbitre qui lui donnerait la place de créateur de son existence. « L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous », dit Jean-Paul Sartre, stipulant un certain déterminisme essentialiste qui ne limite pas pourtant les possibilités créatrices des sujets.

Quoi qu'il en soit et loin du déterminisme limitatif des données biopsychosociales d'un sujet, il reste inévitable que ce dernier doit désirer pour créer. Et le sujet désire à partir de ce que Lacan appelle l'objet petit *a*. Cette source donne marche au désir et pousse le sujet à l'action créatrice. Est-elle donc la recherche du plaisir produit par la satisfaction du désir, dans le sens où l'entend Freud, qui constitue la liberté du sujet ? La liberté est-elle l'absence de contraintes face aux désirs et leurs réalisations ? Est-il l'hédonisme du « jouis et fais jouir » qui rend l'homme libre ? Est-il libre l'homme qui satisfait tous ses désirs, loin des contraintes sociales et éducatives, bref civilisatrices du désir ? Ou est-il plutôt aliéné celui qui ne puisse contraindre ses passions et ses désirs ?

C'est Épicure mais aussi Lucrèce et d'autres qui pensent la liberté de l'homme à la lumière de la satisfaction de ses désirs et plaisirs charnels et plus raffinés, et le stoïcisme qui avance que l'on devrait choisir nos désirs pour être libres quant à leur

1 Un texte préparé par Guy El Chemali suite au débat proposé par la CCD sur le thème de la liberté. Nous le remercions pour ce texte et pour ceux à venir.

satisfaction !
Or, rétorque Spinoza, l'on ne saurait choisir notre désir qui, voilà Lacan, « est le désir de l'Autre ».
L'Homme est donc par nature aliéné de par son désir au désir de l'Autre qui le prédétermine. Mais aussi, c'est un peu dire que paradoxalement, si l'on se libère de notre désir, l'on meurt et si on le poursuit, l'on s'y aliène. Lacan utilise *Hamlet*, la pièce de Shakespeare, pour l'illustrer. Est-elle donc la vraie liberté, dans la mort ? En tous cas, c'est à partir de son manque que l'homme désire. Et c'est de ce manque qu'il est libre de créer. Sa véritable aliénation est donc celle au manque avec lequel il fait symptôme. Ou alors, si le sujet se retrouve en analyse, il fait de son manque un *sinthome*, et c'est sa parole qui le libère. Un autre paradoxe qui fait du langage, comme du désir, notre aliénation et notre libération.

Au-delà de la liberté individuelle, la liberté collective. Les communautés des hommes, pour se former, ont écrit un contrat social, des lois qui inscrivent les limites de la liberté individuelle dans les compromis du vivre ensemble. Un appareil souverain, l'État, veille à ce que ce désir du sujet, de chaque-un, ne soit pas un obstacle à la liberté *civile* des *chacuns*. « La liberté consiste moins à faire sa volonté qu'à n'être pas soumis à celle d'autrui ; elle consiste encore à ne pas soumettre la volonté d'autrui à la nôtre », dit Rousseau, penseur consacré du lien et du contrat social.

Ne reste en somme que cet aspect parcellaire dont l'homme peut goûter sa liberté ; c'est dans son symptôme qui n'appartient qu'à lui qu'il se trouve libre, et dans tout autre débat sur sa liberté, l'Homme est prédéterminé par et aliéné aux autres.
Nous pouvons alors nous poser cette question : un être en partie libre, est-il ou n'est-il pas un être libre ? L'aliénation au langage est la seule possibilité de faire reculer le déterminisme comme un vent de liberté.